

La génération métaphysique

Pierre Vadeboncoeur

Volume 36, numéro 6 (222), décembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1995). La génération métaphysique. *Liberté*, 36(6), 90–95.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCCEUR

LA GÉNÉRATION MÉTAPHYSIQUE

Je retrace dans l'esprit qui régnait au sein d'une certaine catégorie de jeunes gens, d'artistes, vers 1945, le sentiment suivant: défendre l'esthétique, c'était défendre l'humanité.

Ils s'en faisaient une cause, non pas abstraite mais au contraire aussi concrète que l'art lui-même. Existentiellement, en quelque sorte; dans leur art. Leur conviction à ce sujet était profonde. Ils ne militaient pas, ils n'étaient certes pas ce qu'on appelle des militants, mais l'art auquel ils se vouaient ou qu'ils servaient à divers titres leur semblait constituer de soi, parmi les faits d'humanité, l'un des plus exemplaires.

Ils avaient conscience qu'à maintenir l'art, c'est l'homme qu'ils maintenaient. Par une de ses merveilles. Et aussi par l'intégrité que l'art exige. Et par le culte du sens.

D'ailleurs, une conviction de ce genre, qui correspondait au sérieux de l'époque, se trouvait partagée par d'autres que les artistes. Cet esprit était plus général. Il provenait d'une culture très présente dans l'activité intellectuelle européenne. Le phénomène était sans doute plus européen qu'américain, en effet.

Quoi qu'il en soit, c'est de la France que nous prenions exemple à ce sujet. On ne peut guère aujourd'hui se faire une suffisante idée de l'importance de la culture

française ou de son influence alors extraordinaire au Québec. Ce que nous y trouvions, entre autres choses, c'était un certain sens de l'extrême responsabilité de l'intelligence, de la littérature, de l'art.

En France, les courants les plus opposés étaient porteurs de cette valeur. De qui s'agissait-il? Certes, de la renaissance littéraire catholique de la fin du XIX^e et du début du XX^e, mais aussi d'un grand nombre d'intellectuels, d'artistes et d'écrivains aux convictions étrangères ou opposées à toute religion: ils entretenaient à titre égal en nous l'esprit selon lequel on se sent profondément comptable de l'humanité dans ce que l'on fait, pense ou écrit.

Claudiel, Péguy, Bergson, Rivière, Mauriac, Breton, Aragon, et l'on irait ainsi jusqu'à Malraux, Bernanos, Sartre, Saint-Exupéry, — et jusqu'à Camus, exemple pur, le plus sensible, le plus probe, le plus émouvant de cet humanisme lié à l'homme par une espèce de transcendant devoir.

Je ne mentionne ici que les noms qui me viennent spontanément. Mais j'oubliais le plus grand esprit du siècle en France, à mon sens, et le plus hautement représentatif, chez les écrivains et les philosophes, d'un engagement spirituel envers l'humanité: Simone Weil.

Cependant revenons à nous, à notre modeste cas des années quarante ou cinquante.

On sait qu'à cette époque-là, les manifestations de l'art et de la vie intellectuelle modernes étaient rares au Québec. Ce que l'on connaît moins, toutefois, c'est que la culture vivante, concentrée comme elle l'était dans un nombre restreint d'individus, était chez eux quelque chose de fort, de digne de ce qui pouvait s'observer ailleurs. L'histoire n'a guère souligné cette qualité, son relief, sa valeur comportant un sens très accusé de l'absolu.

J'en témoigne, ayant connu plusieurs de ces contemporains. Je me rappelle la ferveur qui les animait et dont ils ne se targuaient pas d'ailleurs, car c'était une époque de commencements et plusieurs se jugeaient comme des individus de peu de conséquence. Dans notre milieu sans importance, souvent ils s'ignoraient eux-mêmes. Ce que je veux faire ressortir, c'est l'acuité et le relief de ces consciences. Il y avait là, à petite échelle pour le nombre, des individus tout à fait férus d'essentiel. Ils possédaient peut-être moins d'information, de savoir et de moyens que ce qu'une civilisation plus riche, plus ancienne, plus populeuse et plus avancée peut en offrir, mais, pour ce qui est des dispositions personnelles, ils avaient une valeur que l'histoire, toujours un peu générale, n'aperçoit cependant pas trop facilement. Mais, cette valeur, je la connaissais, elle était proche de moi. Je me sens une espèce d'obligation d'en témoigner, comme d'une rareté aussi précieuse que méconnue.

Le sentiment de responsabilité était vif dans mon entourage intellectuel ou artistique immédiat, ou encore chez des personnes avec lesquelles je n'avais pas alors de contact personnel: par exemple les gens de *La Nouvelle Relève*, ou les peintres automatistes. Il en allait de même chez certains de mes amis du domaine des arts, par exemple Guy Viau, éminemment, Andrée Desautels, musicologue, Gabriel Filion, peintre qui cessa d'exposer il y a peut-être près de trente ans mais qui, à ce que l'on dit, produit encore, dans un isolement superbe, aux îles de la Madeleine, chez lui, au bord de l'océan.

Je doute qu'aujourd'hui, en plein postmodernisme, en pleine époque d'inculture de masse, on puisse se représenter adéquatement cet esprit passé quand on ne l'a pas connu et, par conséquent, ressusciter l'image d'une certaine gravité alors commune à des jeunes gens

souvent peu sûrs d'eux-mêmes mais désintéressés, mais entiers, qui investissaient comme à fonds perdus leurs talents, si réels, dans une entreprise précaire mais aussi haute en son principe que l'humanité peut l'être.

Cet esprit, métaphysique si l'on veut, a vraiment existé ici.

Le type achevé d'une telle conscience, inutile de le rappeler, fut Borduas, cela est amplement connu. Mais je le retrouve aussi, non dans ce que l'histoire a consacré jusqu'à présent, mais, par une connaissance moins publique, dans un petit univers qui me fut proche. Un exemple, un mot seulement, dans le dessein d'ajouter une sorte de contreseing aux récits de l'histoire ne concernant malheureusement d'habitude qu'un ou deux personnages, toujours les mêmes.

Un seul exemple, donc : Gabriel Filion, mentionné ci-dessus, dont personne ne parle plus depuis plus de vingt ans. Peintre, Filion faisait une carrière à part, déjà plus ou moins solitaire, bien que vivant à Montréal, indépendant, farouche de caractère, plus ou moins regardé sans connivence — c'est le moins qu'on puisse dire — par d'autres artistes, ceux-ci faisant chapelle et ayant tant attiré l'attention sur eux dans les années cinquante.

Filion, un physique sec de marin ou de moine, on l'aurait assez bien imaginé en Rancé ou en Lamennais. De tous les personnages de ce temps-là, il était, je crois, le mieux doué du sens de l'absolu. Rien, absolument rien de joué. De l'orgueil, mais aucune vanité. Aucune ambition basse. Je n'ai connu personne de plus intense et répondant davantage à l'idée qu'on peut se faire d'une authentique grandeur, tout intérieure, absolument indifférente à l'apparence.

Il me plaît de ramener l'exemple de cet « inconnu ».

Je me rappelle deux expositions de lui. L'une d'elles eut lieu dans le sous-sol d'une église de Côte-des-Neiges, réunissant une vingtaine d'huiles très libres, séduisantes, pleines de splendeurs, sortes d'abstractions lyriques qu'on pouvait relier par filiation à Borduas, mais si différentes de celui-ci par le ton, par le mouvement et par une rare somptuosité. L'autre, quelques années plus tard, se composait de vastes tableaux plus austères, plus personnels aussi et très avancés, d'une inspiration plus métaphysique justement, qui donnaient le sentiment que leur art, achevé, sans concession, grand par leurs dimensions physiques comme par leur probité, leur sévérité et leur grandeur morale, ne pouvait aller plus loin dans la direction qu'il avait prise. Cela m'envoûta. Puis, avant de partir pour les îles, Filion fit pendant un temps des choses géométriques qui m'intéressèrent moins.



Gabriel Filion. Gouache, 93 × 70 cm. Vers 1949.

Il est (pour le moment) un peintre oublié. J'ignore ce qu'il fabrique depuis son départ. Il paraît que cela a de la force et de l'envergure. Je n'en serais pas surpris. Le Québec aura peut-être ce qu'on appelle une révélation le jour où ces œuvres inconnues seront trouvées et où celles qui furent connues jadis réapparaîtront. J'écris ces lignes comme par pressentiment.